

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 30

Artikel: Une bonne vieille histoire : que chacun croit connaître et que tous liront avec plaisir : (suite)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Germain, de crier vive le chah ! d'élever des arcs de triomphe, d'illuminer les villes, de donner de somptueux galas et de faire défiler leurs bataillons devant le roi des rois.

Des milliers de curieux ont parcouru plusieurs lieues, se sont pressés, poussés, rôtis à une température de 40 degrés pour voir l'aigrette du monarque persan. On eût dit qu'il s'agissait d'un être extraordinaire, fabuleux comme le héros d'un conte oriental.

Et en définitive, qu'ont vu ces braves gens ahuris ?

Un homme ayant des bras et des jambes, marchant debout comme tous les bipèdes ; un homme coiffé d'un bonnet conique et une poitrine étincelante de diamants, dont la valeur suffirait seule à soulager bien des misères, à mettre un terme à bien des douleurs. Ils ont acclamé un souverain exerçant un pouvoir absolu sur 10,000,000 de mahométans.

Et le chah, affecté d'une indigestion de discours, rassasié d'ovations, l'oreille pleine de nos fanfares, les yeux éblouis de feux d'artifices et l'odorat encore agréablement affecté des fumets de la cuisine des Trois-Couronnes, pourra rentrer dans son palais de Téhéran, s'enfoncer dans un moelleux divan pour se reposer de ses fatigues, allumer son long chibouque et s'écrier, — s'il n'est pas un ingrat : — « Vraiment, ces Européens sont de bons enfants ! »

Un de nos abonnés, qui a assisté à la fête donnée au chah par la ville de Genève, nous communique la pièce suivante, qui se vendait pour deux sous sur les quais :

LETRE D'UN GENEVOIS

au chah de Perse,
à l'occasion de son passage à Genève.
Le 20 juillet 1873.

Roi des rois,

Permettez à un humble citoyen de la République suisse de vous exprimer les sentiments que la visite d'un monarque lui suggère.

Votre voyage en Europe est la plus heureuse des conceptions du despotisme oriental, et l'itinéraire que vous avez choisi démontre chez V. M. une grande perspicacité.

Je m'explique :

Etant le plus autocrate des autocrates, vous avez procédé par ordre en descendant du sommet où vous êtes placé dans l'échelle du gouvernement des hommes, pour arriver en Suisse, à ce dernier échelon de la science souveraine qui consiste à établir le pouvoir sur la volonté de tous et non sur la volonté d'un seul.

Vous avez visité d'abord la Russie, et là vous avez trouvé un confrère, qui, tout en vous recevant avec les honneurs dus à votre rang, a la pensée de ne faire qu'une seule bouchée de cette poignée de terre sur laquelle vous réglez en maître.

Accueil aussi flatteur vous a été fait à Berlin par un autre de vos confrères dont la couronne repose sur cette idée que « la force prime le droit. » Là vous avez pu mesurer l'orgueil d'un souverain au

lendemain du triomphe de ses armées sur celles d'un autre autocrate, héritier d'une gloire qu'on a exaltée jusque dans l'extrême Orient.

De là, toujours avec la même pompe, avec les mêmes honneurs, vous avez été reçu dans la fière Albion, qui, de même que l'empereur de toutes les Russies, couve le projet d'absorber un jour votre territoire.

D'Angleterre vous êtes venu en France, où vous avez trouvé le véritable antagonisme des souverainetés. Ce pays est malade, mais il est robuste, — je ne parle pas de sa Constitution ni de l'Assemblée de Versailles, — et certainement il se relèvera, lorsqu'il n'aura plus ni prêtres ni soldats.

Ah ! des soldats, on vous en a montré, et en Russie, et en Prusse, et en Angleterre, et en France.

Ici, chez nous, ce même appareil militaire n'a pas été déployé, mais nous vous recevons cependant dignement : Notre hospitalité est légendaire. Ce n'est pas un homme qui vous accueille en Suisse, et cependant c'est un souverain, c'est le peuple lui-même qui vous reçoit.

Le petit coin du monde qu'il habite est aussi la convoitise des souverains dont les vastes possessions l'environnent ; le pape lui-même, cet autocrate des âmes, — d'après la définition que l'on donne de sa puissance, bien qu'il soit plus matérialiste que spiritualiste, — le pape lui-même a voulu en faire sa proie, mais les projets ambitieux de son délégué « spirituel » ont été déjoués par le bon sens de la population.

Vous venez en Europe, m'a-t-on dit, pour étudier les mœurs et les institutions des contrées que vous parcourez. Ce qui doit frapper le plus votre attention, c'est, sans contredit, la simplicité de l'accueil qui vous est fait ici. Gravez-le dans votre mémoire, et si réellement vous voulez faire le bonheur de ceux que vous appelez « vos peuples, » adoptez pour eux la forme de notre gouvernement, laissez-leur entière liberté de s'administrer eux-mêmes, devenez simple citoyen de votre pays, alors l'histoire proclamera que vous êtes le *roi des rois*.

Je prie Votre Majesté de ne pas s'offenser de mon franc-parler et de me compter au nombre de ceux qui applaudissent aux idées de progrès que votre voyage en Occident vous a inspirées.

Un citoyen genevois.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR

(Suite.)

XI

Exalté par la victoire d'Anet, le général bernois Buben-berg méditait un coup hardi pour la nuit de Noël : son intention était d'enlever le général anglais dans le couvent de Frienisberg ; mais le déplacement imprévu du quartier général changea son plan d'attaque qu'il dirigea contre Fraubrunnen. — Lorsque Olhon eut rendu aux chefs de la république la réponse de Coucy, ils le chargèrent de traiter avec l'ennemi. Le chevalier se chargea d'autant plus volontiers de cette seconde mission qu'il avait à demander au comte de

Kent une sauvegarde pour le château de Belp. Partant donc le jour même de la célèbre bataille de Fraubrunnen, il passa chez la dame d'Estavayer, et arriva vers midi au camp des Anglais. La sauvegarde qu'il demandait lui fut accordée sur-le-champ. Heureux d'avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il aime, il part pour le château de Belp. Mais on verra bientôt quel incident le retarda dans cette course. Ne voyant point arriver Grandson, Catherine conjecture qu'il n'a pu obtenir du comte de Kent ce qu'il était chargé de lui demander; cependant une vague inquiétude, un pressentiment funeste la trouble et l'agite; Mathilde cherche vainement à la rassurer. La nuit tombe enfin, et jamais nuit ne fut plus obscure: un profond silence règne dans le château, tout dort excepté les deux amies; dix heures viennent de sonner. Tout à coup la sentinelle de la porte s'écrie d'une voix de tonnerre: qui va là? On lui répond par le nom d'ami, on ajoute que c'est de la part de monseigneur de Grandson. En effet, c'est Miéville lui-même; et ce fidèle écuyer qu'on introduit à l'instant est porteur de la sauvegarde accordée par le général anglais. Retenu par un devoir sacré pour tout chevalier, Grandson n'a pu, comme il l'eût désiré, la remettre lui-même à la dame du château. Elle remercie Miéville, et voudrait l'arrêter jusqu'au lendemain. Impossible; il est trop pressé de rejoindre son bon maître; on le laisse aller.

Plus calme, si ce n'est plus satisfaite, et bien sûre de ne revoir Othon de longtemps, puisqu'il a manqué l'occasion qui s'offrait de reparaitre chez elle, Catherine va se mettre au lit, lorsque, observant au loin comme la lueur d'un incendie, elle rappelle Mathilde, et lui montre le ciel embrasé dans divers points de l'horizon. L'effroi des deux amies les engage à réveiller tout le monde; on envoie à la découverte; et tous les rapports constatent bientôt que les villages de Buchsée, de Jegenstorf, d'Hindelbank, ainsi que plusieurs autres, sont en proie aux flammes, et que les Bernois s'y trouvent aux prises avec l'ennemi. Une heure après, l'on apprend que le quartier général est attaqué et que le couvent de Fraubrunnen est devenu le théâtre du plus sanglant de tous les combats. On se bat dans le monastère, dans les corridors, dans les cours. Surpris au milieu d'un festin, le comte de Kent et les principaux officiers de son armée se défendent en désespérés. Bubenber et ses braves compagnons s'animent encore par la résistance qu'on leur oppose. Le sang coule de toutes parts; et le cloître embrasé jusqu'au comble présente à la fois les horreurs d'un incendie et celles d'un champ de bataille.

Chaque détail de cette terrible scène porte un coup fatal à la dame d'Estavayer. Grandson, voyant les Anglais attaqués, surpris, aura sans doute voulu périr avec eux...

Mathilde passe le reste de la nuit près de son amie; et la demoiselle d'Allaman obtient la permission de demeurer avec elle dans l'appartement.

De grand matin, on annonce à l'abbesse de Fraubrunnen un régisseur des domaines de sa maison, qui vient lui rendre compte de l'état des choses. Le récit de ce serviteur fidèle, en confirmant tous ceux de la nuit, l'instruit des suites de l'affaire. Vers le minuit, les progrès de l'incendie ayant forcé les Anglais comme les Bernois à quitter les bâtiments embrasés, le combat, qui a recommencé dans la plaine avec un acharnement indicible, n'a fini qu'au jour. La victoire s'est enfin décidée pour les Bernois, auxquels il est arrivé des renforts; le prince Gallois, demeuré sur le champ de bataille avec toute sa noblesse, a péri les armes à la main; et ses troupes, fuyant en désordre, se replient sur St-Urbain. Le monastère est réduit en cendres. Tel est le narré de ce régisseur.

— Et Grandson? s'écrie la dame d'Estavayer.

— Les détails, répondit cet homme, ne pouvaient être connus sitôt; dans deux ou trois jours on en saurait davantage à l'égard de monseigneur de Grandson, tout ce qu'il pouvait assurer c'est que la veille il l'avait vu près du général anglais. Aussi incertaine qu'apparavant sur le sort du héros qui l'intéresse, la dame d'Estavayer sait donc seulement que le champ de bataille est resté à Bubenber, et que le comte de Kent a péri avec tous ses amis..... Hélas! et la joie est

peinte dans tous les yeux! et la pieuse Claire veut rendre grâce au ciel de cette victoire!

Suivie de ses religieuses, l'abbesse de Fraubrunnen se rend à l'église de la paroisse pour assister au *Te Deum* que va chanter l'aumônier de son couvent; Catherine marche sur leurs pas d'un air égaré: sa pâleur, l'abattement qui se peint dans ses regards, tout révélerait l'état de son âme, si l'allégresse publique pouvait permettre aux spectateurs des observations; mais personne n'est assez calme pour en faire.

Au sortir de l'église, la dame d'Estavayer, appuyée sur le bras de la demoiselle d'Allaman, regagne lentement sa demeure, lorsqu'un inconnu l'aborde et lui dit en baissant la voix: « Souffrez, noble dame, que je m'acquitte du soin dont s'est reposé sur moi un mourant, qui vous conjure, par tout ce que vous aimâtes jamais, de vouloir me suivre. Il est dans cette petite chaumière qu'on aperçoit d'ici sur la route, il désire avec ardeur s'entretenir avec vous.

— O ciel! dit la dame d'Estavayer, ce ne peut être que lui! Venez, dit-elle à sa compagne, suivez-moi auprès de votre malheureux parent. En parlant ainsi, elle entraîna la demoiselle d'Allaman sur les pas de l'inconnu.

Pendant qu'elles prennent ensemble la route de la chaumière, expliquons pourquoi Grandson qui, la veille, avait quitté le comte de Kent, ne put se rendre immédiatement à Belp et fut obligé d'y envoyer son serviteur Miéville. Enchanté d'avoir un prétexte pour se présenter chez Catherine suivi de quelques-uns de ses gens, Grandson alla lui porter la sauvegarde obtenue du général anglais, lorsque traversant un hameau, à deux lieues de Belp, il vit une jeune personne s'élançant du seuil d'une habitation champêtre, en joignant les mains de la manière la plus suppliante. « Noble chevalier, lui dit-elle, ayez pitié d'une malheureuse, veuillez prévenir un malheur!... » Le curé du village l'accompagnait et elle le pria de parler au chevalier en son nom. Le vénérable ecclésiastique s'exprima alors en ces termes à Othon, qu'il avait fait entrer un moment dans son presbytère:

« Née en ce hameau, Ezely, qui vient d'implorer votre secours, est une jeune personne qui reçut une éducation vertueuse au sein d'une famille indigente. A seize ans, elle fut placée au service d'une grande dame que des chagrins domestiques ont contrainte à quitter son époux. Ezely demeura auprès de son indigne maître qui avait corrompu l'innocence de ses mœurs. Il la rendit bientôt malheureuse, mais elle ne pouvait s'en détacher. Les parents de l'infortunée ne soupçonnaient point la honte de leur fille. Cependant elle avait un désir extrême de revoir le toit paternel: son séducteur s'y était toujours opposé, aussi crut-elle rêver lorsqu'il lui proposa l'autre jour de l'accompagner chez ses parents où il demeurerait caché auprès d'elle, sous un déguisement. Ezely accepta avec empressement. A peine arrivée au sein de sa famille, elle conçut le projet d'abandonner son maître pour expier ses fautes. Pendant qu'elle était préoccupée de cette idée, ce dernier lui confia le motif qui l'avait emmené en ce lieu. De grands biens dévolus à sa malheureuse épouse tentaient sa cupidité, et, pour jouir de sa fortune, il avoua qu'il se proposait de l'enlever, et de la renfermer dans quelque cachot de son château. Ezely aurait alors la triste mission de servir de geôlière à la pauvre victime. Cette faveur odieuse la fait frissonner, et, c'est dans le but de sauver son ancienne et bonne maîtresse qu'elle sollicite votre généreux appui, lorsqu'elle vous aperçut suivi de vos gens. Tel est, monseigneur, l'attentat que cette fille repentante vous conjure de prévenir. (A suivre.)

Au magasin MONNET, place St-Laurent

Longues vues et jumelles pour touristes à des prix très avantageux.

Au même magasin, liquidation au prix d'achat de cigares en caissons et d'articles de fumeurs.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.